



# PASOLINI TRANSCULTUREL

Fulvio Caccia\*

## Abstract

L'auteur décrit l'impact de la réflexion des intellectuels italo-québécois sur le rôle de Pasolini au sein de la revue transculturelle *Vice Versa*.

### *Pasolini transculturale*

L'autore descrive l'impatto della riflessione degli intellettuali italo-quebecchesi sul ruolo di Pasolini in seno alla rivista transculturale *Vice Versa*.

### *Transcultural Pasolini*

The author describes the impact of the Italian-Quebecoise intelligentsia's thought about the role of Pasolini within the transcultural magazine *Vice Versa*.

De l'autre côté de l'Atlantique, en ce début des années 1980, Pier Paolo Pasolini était déjà une figure consacrée de la scène internationale des arts et des lettres. Son assassinat en des circonstances troubles et jamais vraiment élucidées, l'avait propulsé directement au septième ciel aux côtés des grands astres de la modernité: Rimbaud, Kafka, Walter Benjamin... L'attestaient l'activité éditoriale et cinématographique qui étaient demeurées constantes autour de son œuvre: traductions, hommages et rétrospectives abondaient. Par conséquent, il n'avait pas eu à subir l'habituel purgatoire auquel sont condamnés les artistes et écrivains immédiatement après leur décès. Une autre preuve en était le roman biopic *Dans la main de l'ange* que Dominique Fernandez venait de lui consacrer. Le prix Goncourt attribué à ce roman parachevait ainsi sa panthéonisation.

L'œuvre et la figure de l'auteur de "Teorema" étaient donc présentes partout et il aurait été bien difficile pour le jeune intellectuel italo-canadien que j'étais de l'ignorer. J'avais découvert Pasolini comme tant d'autres par son ci-

\* Écrivain, poète.

*Oltreoceano. Pier Paolo Pasolini nelle Americhe*, a cura di Alessandra Ferraro e Silvana Serafin, 10 (2015).



néma et puis par ses positions controversées qui choquaient moins ce Québec nouvellement sécularisé que ma patrie d'origine.

Ses premiers films m'avaient beaucoup ému parce qu'ils dépeignaient la canceur d'une Italie provinciale que j'avais quittée quelques années plus tôt pour le grand rêve américain dont l'ombre portée englobait toute terre américaine. Les grandes tours HLM qui se dressent dans l'horizon de "Mamma Roma", les terrains vagues que traversaient ses personnages, c'étaient les miens! L'Italie qu'il dépeignait c'était l'Italie de ma petite enfance qui s'éveillait à la conscience de la modernité. Comment aurais-je pu rester indifférent? D'ailleurs le cinéma italien de ces années-là était touché par cette grâce. Et Pasolini, comme ses autres amis cinéastes, en étaient les magiciens. Dire que je lui vouais un culte particulier serait inexact mais, pour moi, il représentait cette grande tradition des imagiers-penseurs qu'il revendiquait lui-même et dont l'Italie demeure si prodigue.

En imagier, il faisait le pont entre l'ancien et le nouveau. L'ancien c'était les traditions païennes revisitées par le monachisme franciscain attentif à la condition des démunis; le nouveau c'était la revendication de liberté, porteuse de modernité pour affirmer ses singularités (homosexuel, catholique et marxiste), mais c'était aussi le côté obscur: l'*omologazione*, le contrôle de la technostucture qui réduisait tout un chacun à n'être qu'un consommateur décervelé et obéissant.

Plus que tout autre il l'a dénoncé avec une véhémence et une clairvoyance à nulle autre pareille... bien avant qu'elle en prenne la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. C'est pourquoi on l'aimait et on le craignait un peu. Qu'allait-il révéler de nous? Il était un peu cette sorte d'ange exterminateur qu'interprétait Terence Stamp dans "Teorema" qui révélait aux membres d'une famille de la grande bourgeoisie milanaise leur nature profonde.

Son cinéma était profondément dérangeant mais il n'y avait aucune outre-cuidance, du moins dans ses premiers films. Je serais plus réservé pour ses derniers opus que je trouvais trop complaisants dans cette sorte de provocation excessive. L'aspect ténébreux s'opposant ainsi à son versant lumineux. Ombre et lumière se côtoyaient en lui, mesure et démesure, Eros et Thanatos. Rarement créateur n'aura aussi bien incarné cette double attirance.

Il n'est pas étonnant qu'il ait frappé l'imagination de ses contemporains. Le Québec qui s'était éveillé depuis peu à la modernité, y fut particulièrement sensible. C'est pourquoi avant même que l'on commémore le 10<sup>e</sup> anniversaire de son décès, la Cinémathèque québécoise organisa une rétrospective de ses films que compléta un colloque d'une journée à l'Université du Québec à Montréal<sup>1</sup>. Alors comme jeune intellectuel, j'y fus convié. Et c'est dans le tout nou-

<sup>1</sup> La rétrospective, qui a eu lieu du 22 au 29 janvier 1983, s'est conclue par un colloque organisé par Dario de Facendis et André Beaudet le 29 janvier. Cf. Danièle Boisvert.

vel amphithéâtre Hubert-Aquin de la jeune Université du Québec à Montréal que j’y ai lu quelques vers de mon cru intitulé “Cendre de Pasolini”. Cet hommage maladroit en vers où je paraphrasais son célèbre poème dédié à Gramsci, étaient une manière d’affirmer mon ‘italianité’.

Mais je n’étais pas le seul. Je le partageais avec un groupe qui, comme moi, était d’origine italienne et qui allait, quelques mois plus tard, donner naissance à la revue *Vice Versa*. Plusieurs d’entre nous avaient également participé à cette rétrospective qui se prolongea de manière impromptue quelques semaines plus tard dans les sous-sols de la Société Saint-Jean-Baptiste, rue Sherbrooke! Notre présence dans le temple du conservatisme québécois n’était pas fortuite. À l’époque, les élites québécoises avaient été passablement échaudées par la défaite du referendum et découvraient étonnées que les Québécois n’étaient pas la seule minorité dans la société canadienne. Ce choc avait eu comme vertu que nous étions accueillis avec une certaine bienveillance. Et curiosité.

La commémoration pasolienne tombait à point nommé. Le choix de Pasolini s’imposa naturellement pour ouvrir le premier numéro de notre revue, *Vice Versa*. Nous nous hâtâmes de négocier les droits et permissions et c’est ainsi que nous pûmes publier un texte, demeuré alors inédit en français, dont le titre était tout un programme “Que faire du bon sauvage?”<sup>2</sup>.

En voici les premières lignes: «Nous bourgeois avons toujours parfaitement su quoi faire du ‘bon sauvage’» (1). Pasolini y attaque bille en tête «la dignité virile» (10-11), fruit du monothéisme que le blanc qu’il soit de gauche ou de droite, s’acharne à imposer aux bons sauvages qui subsistent encore de par le monde. Il y brosse un intéressant parallèle entre ces derniers et les hippies qui fleurissaient alors et dont les propositions écologistes anticipaient celles d’aujourd’hui.

Cette réflexion sur ce paradis perdu rousseauiste nous avait permis d’entamer le dialogue avec la majorité francophone ou du moins son intelligentsia. Grâce à Pasolini, nous avons ainsi pu échanger de plein pied avec les intellectuels québécois et qui plus est, les plus progressistes et notamment ceux qui avaient participé à l’aventure de la revue *Parti-pris*. Ce fut un moment fort qui est resté inédit, me semble-t-il. Pour la première fois le milieu intellectuel québécois qui avait déconstruit l’histoire postcoloniale en se la réappropriant interpellait les intellectuels issus de l’expérience post-immigrante.

Si le dialogue s’est ensuite poursuivi, il est resté en pointillé, inachevé. Sans doute était-il basé sur un malentendu qui n’a pas vraiment été levé et qui peut se résumer ainsi: qu’est-ce qui fait nation? L’attente de nos vis-à-vis était – c’est moi qui interprète – qu’on les rejoigne pour construire un état national indé-

<sup>2</sup> L’article “Che fare col ‘buon selvaggio?’” avait été traduit par Nunzia Javarone.